

Grèves, rêves et turbulences de la vie militante à la fin du XXe siècle

Hélène Chatroussat et José Chatroussat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/variations/189>

DOI : 10.4000/variations.189

ISSN : 1968-3960

Éditeur

Les amis de Variations

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2010

Référence électronique

Hélène Chatroussat et José Chatroussat, « Grèves, rêves et turbulences de la vie militante à la fin du XXe siècle », *Variations* [En ligne], 13/14 | 2010, mis en ligne le 01 février 2012, consulté le 05 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/variations/189> ; DOI : 10.4000/variations.189

Ce document a été généré automatiquement le 5 mai 2019.

Les ami•e•s de Variations

Grèves, rêves et turbulences de la vie militante à la fin du XXe siècle

Hélène Chatroussat et José Chatroussat

NOTE DE L'ÉDITEUR

Première publication sur www.theoriecritique.com, « Le choix du petit », Printemps 2010, pp. 160-184

- 1 Nous reprenons nos réflexions et l'évocation de nos expériences politiques et humaines entamées dans *Variations*¹ il y a un an et demi.
- 2 La substance de notre parcours pendant nos trente-cinq ans de militantisme au sein du mouvement trotskiste, ce fut des rencontres et des échanges multiples, des découvertes enrichissantes, des luttes mémorables. Mais ce fut aussi des épisodes navrants où nous nous sommes retrouvés spectateurs, complices, parfois acteurs quoique très secondaires, de psychodrames lamentables, de comportements bureaucratiques donnant durablement la nausée ; jusqu'à la rupture logique et nécessaire avec Lutte Ouvrière puis Voix des Travailleurs, l'inutilité pour nous de rejoindre la LCR et ensuite le NPA, et une forme indéniable de libération de tout un fatras que nous ne pouvions plus supporter et accepter.
- 3 Pour qu'il n'y ait pas mythification de ces termes « luttes », « échanges », « rencontres », « comportements bureaucratiques », nous n'hésiterons pas à évoquer telle personne peu connue ou tel épisode particulier et parfois minuscule mais significatif à nos yeux.

« Une anarchie joyeuse et raisonnée »

- 4 Une des vertus de nos voyages a été de modifier nos représentations de l'histoire d'un pays ou d'une ville. Chacun d'eux a été préparé et a été suivi de lectures surabondantes et parfois de belles rencontres. Ces voyages s'entrechoquent et se complètent dans notre

esprit. Ils nous ont conduit à nous méfier des formules généralisantes sur un peuple, sur un événement, sur toutes ces mises en formules militantes ou touristiques aboutissant à un formatage du monde.

- 5 À titre d'exemple, nous pouvons jeter quelques coups de projecteur sur Berlin et sur Pékin, villes lourdement chargées d'événements que tout le monde croit très bien connaître.
- 6 Nous avons découvert Berlin pour la première fois en juillet 1988. Au matin notre train s'était arrêté avant de pénétrer dans la ville. Des flics de la RDA avec des chiens cherchaient sous les wagons les gens tentant de s'évader ainsi vers Berlin Ouest. Il nous avait suffi deux jours plus tard d'aller une journée dans le secteur Est en passant par le célèbre Checkpoint Charlie pour avoir l'intuition que l'ambiance de tristesse lourde et de morgue bureaucratique était intenable et était par trop grotesque pour durer longtemps. Un peu plus d'un an après, nous avons des larmes de joie en voyant à la télévision les gens franchir le mur dans l'euphorie. Côté Ouest en 1988, le quartier du Kreuzberg alternatif nous avait semblé un peu essoufflé par rapport à ce que nous en espérions. En août 2007 et en mars 2010, nous avons retrouvé ce quartier cosmopolite avec un regain de jeunesse et d'esprit d'initiatives individuelles et collectives.
- 7 Nous avons atterri à Pékin en mai 2008 en dépit d'un fort vent de sable venu de Mongolie qui recouvrait toute la ville. Sur la place Tiananmen, des jeunes filles accroupies nettoyaient chaque dalle sous un soleil de plomb en préparation des jeux olympiques du mois d'août. Tiananmen évoque avant tout un massacre. L'événement n'est pas moins important que celui de la chute du mur de Berlin qui intervint quelques mois plus tard. Mais seule émerge positivement la scène où un homme seul empêche un tank d'avancer. Le père d'une jeune fille qui était étudiante à l'époque nous montra l'endroit précis de cette résistance individuelle qui était portée par un vaste mouvement de la jeunesse étudiante et d'une partie de la jeunesse ouvrière à Pékin mais aussi à Shanghai et d'autres villes. C'est de retour en France que nous avons étudié plus à fond ce qui s'était passé en Chine en mai-juin 1989. Dans son livre *Pékin Place Tian An Men* (Actes Sud, 1989), Eric Meyer qui fut un témoin direct relève cette remarque d'un ambassadeur au plus fort de ce formidable Mai 68 chinois : « Pékin donne l'impression d'une « anarchie joyeuse et raisonnée ». On ne peut pas mieux définir ce à quoi des millions d'hommes et de femmes ont vécu momentanément dans diverses occasions et dans divers pays.

À la fin des années soixante et au-delà, quelques ouvriers parmi d'autres

- 8 Dans le décours de Mai 68 il n'était pas très difficile de rencontrer et de se lier à de jeunes travailleurs au tempérament rebelle et que l'appareil de la CGT et du PCF avait déjà à l'oeil depuis le milieu des années 60, soit pour les « casser », soit pour les transformer par la flatterie, en leur confiant des postes de cadres dans cet appareil.
- 9 José : En 1966 en vendant dans une rue de Rouen notre hebdomadaire Voix Ouvrière, « pour la construction d'un parti ouvrier révolutionnaire », j'avais rencontré un jeune ouvrier des Jeunesses Communistes travaillant dans une petite usine fabriquant des boulons. Philippe ne supportait plus l'optique réformiste et électoraliste du PCF. Il a rejoint rapidement notre groupe local. Il était passionné entre autres choses par l'histoire

et les expositions artistiques. Nous nous moquions un peu de lui car lors des sorties culturelles que nous organisions, il s'arrangeait toujours pour être au premier rang.

- 10 Après une formation, il s'est fait embaucher comme dessinateur industriel à la Cipel, une usine fabriquant des piles dont le personnel à la production était en majorité composées de femmes exposées au saturnisme. Il formait un duo très apprécié et très combatif avec Berthier. Sa femme était ouvrière à la Sofesa, une usine de composants électroniques. Elle était très combative et rédigeait un bulletin LO sur son entreprise très décapant avec Hélène. Berthier était un camarade d'un humour ravageur. La cellule Cipel de Lutte Ouvrière était un lieu où on éclatait de rire à chaque réunion. Au grand dam des bureaucrates CGT de l'Union Locale d'Elbeuf, notre groupe à la Cipel représentait la CGT et ne fut jamais évincé. Berthier est décédé d'un cancer il y a quelques années et des centaines de gens d'Elbeuf sont venus à son inhumation.
- 11 Hélène : Au début des années 70, j'ai gagné aux idées révolutionnaires un jeune qui préparait un CAP de chaudronnerie. Nous l'appelions Momo entre nous mais il s'appelait Abdelkrim Ben Lahoussine. Plus tard il est entré à l'usine Renault de Cléon.
- 12 C'était un jeune qui ressemblait au personnage de Corto Maltese, avec une personnalité très riche. Il venait avec son chien au cours d'éducation marxiste que je faisais dans un café d'Elbeuf. Comme il avait un côté très chahuteur et moi aussi, on s'est très bien entendu. Pour venir à ces réunions, il fallait qu'il bluffe son père, un ouvrier marocain qui tabassait fréquemment et violemment ses nombreux enfants et sa femme d'origine française qui travaillait à l'hôpital. Quand Momo est devenu assez grand, il a menacé son père de lui cogner dessus jusqu'à ce qu'il arrête, ce qui a été radicalement efficace.
- 13 José : Il travaillait sur une chaîne de montage. Il y est resté jusqu'à ce qu'il quitte l'usine en 1984. Les chefs et responsables de la CGT étaient à fond contre lui. Il n'était pas question qu'il fasse une formation pour quitter la chaîne et il n'était pas question qu'il soit délégué. Comme il avait un rayonnement considérable qui dépassait son atelier, on a décidé un jour de faire une pétition pour exiger de la CGT qu'il soit mis en position élue sur les listes de délégués. Comme ça ne suffisait pas, on a décidé d'organiser un débrayage sur la chaîne. Ça l'affichait mal pour la CGT ! Là, les staliniens ont craqué, l'ont mis sur leur liste et il a été élu malgré quelques rayures sournoises de cégétistes.
- 14 À notre contact et celui de l'organisation, il avait développé une passion pour la lecture qu'il faisait partager à son atelier. Dans son placard il avait une vraie bibliothèque, dont *Guerre et paix* que je lui avais donné envie de lire. Il avait dévoré sans problème les 60 romans et livres théoriques de la liste nécessaires pour être intégré en cellule. Comme sa curiosité allait dans toutes les directions, je lui passais toutes sortes de livres. Il a adoré toutes les pièces d'Alfred Jarry, les romans de Raymond Queneau, les Confessions de Jean-Jacques Rousseau...
- 15 Nous étions heureux d'être parvenu à militer avec des jeunes ouvriers révolutionnaires comme lui, sans œillères, inventifs dans les luttes et ayant la pêche dans toutes les activités. Bref, l'antithèse du militant bureaucraté, du militant petit soldat qui fait son petit devoir sans trop y croire. Il était aussi à l'opposé de cette caricature que nous avons parfois rencontrée à LO, le militant ouvrier grande gueule et rouleur de mécaniques qu'une certaine démagogie ou un phénomène de mimétisme par rapport au comportement tonitruant de Hardy, le dirigeant de LO, avait parfois favorisé malencontreusement. Les discussions avec Momo et même les désaccords ponctuels avec lui n'ont jamais remis en cause une qualité de relations amicale et même délicate.

- 16 Hélène : En 1974 nous avons décidé de présenter Momo à des élections législatives partielles sur une circonscription du Havre et j'ai été sa suppléante. Hardy avait sursauté en découvrant son nom sur les affiches car il ne le connaissait que sous son pseudonyme de Momo. Mais il avait dit banco, en proposant d'envoyer sur place le renfort de camarades parisiens. Dans ces années-là le racisme s'était exprimé par l'assassinat de plusieurs travailleurs maghrébins dont un camarade de LO d'origine tunisienne.
- 17 Sa candidature ne recueillit qu'un tout petit score mais la campagne avait été très réussie en termes de sympathies et de discussions fructueuses. Elle s'était déroulée sans incidents notables.
- 18 José : Momo a joué un rôle fondamental dans une grève qui a soulevé toute l'usine Renault-Cléon en 1978. Il y avait au démarrage autour de lui et du noyau d'ouvriers LO de l'usine, un groupe d'environ 80 jeunes qui ont lancé le mouvement. La CGT l'a accompagné immédiatement et constamment pour ne pas se faire déborder. C'était une grève avec occupation très puissante. Une première tentative pour déloger les grévistes par les CRS avait été contrée par des gars mettant en action les lances à incendie de neige carbonique. Momo et ses copains s'étaient donné à fond et moi aussi. Mais Hardy me reprocha violemment d'avoir « trahi la grève » parce que nous n'avions pas essayé de mettre en place un comité de grève. C'était un reproche après la bagarre alors que lui-même n'avait pas suivi la grève. Il était injustifié compte tenu du fait que la CGT gardait un pouvoir et une popularité considérable dans l'usine. C'est le genre de reproches venant du dirigeant de son organisation qui a miné notre confiance en nous sur le moment, et ensuite miné la confiance que je pouvais avoir en Hardy. Quand Momo démissionnera de LO quelques années plus tard, Hardy m'en rendra évidemment pleinement responsable, avec force hurlements à l'appui.
- 19 Les reproches cinglants ou les accusations d'avoir rédigés des « rapports mensongers » avec convocations à Paris pour se faire recadrer par Hardy ont écoeuré des camarades qui n'avaient pas cette dose de cynisme permettant « d'en prendre et d'en laisser ». Dans les années 80, certains excellents camarades préférèrent démissionner plutôt que de rester dans « cette maison de fous » selon l'expression de l'un d'eux qui avait développé un travail important en direction de travailleurs africains au Havre et de l'usine Renault à Sandouville.

Intermède cinématographique

- 20 José : Tout gamin dans les années cinquante, j'ai découvert l'injustice sociale en voyant « Le Voleur de bicyclette » de De Sica.
- 21 Hélène : Et moi, « La Strada » de Fellini, une histoire qui me hante toujours.

En campagne

- 22 Une campagne électorale n'est pas nécessairement un exercice convenu ne concernant que les militants politiques et les gens politisés. Certaines des campagnes que nous avons vécues avaient le caractère d'aventures humaines, bien chargées en épisodes désopilants et en rencontres de toutes sortes. Il est peut-être nécessaire de préciser, vu le caractère routinier et médiatique qu'ont pris désormais les campagnes électorales des groupes

d'extrême gauche, que pour notre part nous étions assez peu préoccupés par le score obtenu par nos candidats.

- 23 Hélène : Pour pouvoir présenter Arlette Laguiller aux élections présidentielles de 1974 nous devions recueillir 500 signatures d'élus la parrainant. Nous ne pouvions espérer les trouver qu'auprès de maires de village ayant l'esprit démocratique même s'ils étaient loin de nos idées. Souvent par équipes de deux, nous battions la campagne au sens littéral du terme pour obtenir des mois à l'avance des promesses de parrainage. Avec une copine, j'ai parcouru en voiture le Pays de Bray que je connaissais bien. J'avais vécu quinze ans un village de cette région de bocage. En approchant de la maison du maire qui était souvent une « maison de maître », il fallait signaler sa présence rapidement sans descendre de voiture car des molosses venaient en général à notre rencontre. La fermière écoutait notre petit couplet et nous disait que son mari était « en plaine », c'est-à-dire dans les champs en nous indiquant une vague direction. Celui-ci nous accueillait toujours aimablement, les pieds dans la boue. Ces maires sont des taiseux mais trois types de réponses se dégagent très vite. « Non, ce ne sont pas mes idées » donc il était inutile de revenir. « Je vais en discuter au conseil (municipal) », réponse fuyante laissant peu de chances. « Oui, c'est normal qu'elle puisse se présenter ». Là il y avait de l'espoir, surtout s'il ajoutait « elle est courageuse » ou « elle est sincère ».
- 24 Nous faisons des campagnes de terrain sans trop compter sur l'impact de nos affiches et de nos professions de foi envoyées par les préfetures. Nous faisons du porte à porte, nous allions sur les marchés, devant les usines les plus reculées. J'ai découvert la vie des camelots, un matin dans un bourg, l'après-midi dans un autre, par tous les temps. Ils percevaient favorablement nos idées. À force de nous retrouver sur les marchés, certains nous blaguaient, nous offraient des gâteaux, nous confiaient leurs soucis économiques et leurs problèmes personnels.
- 25 La campagne des législatives de 1978 a été encore plus passionnante. Lutte Ouvrière présentait un candidat titulaire et un suppléant dans toutes les circonscriptions. J'étais suppléante. Nous demandions aux gens du coin s'ils pouvaient nous héberger et ça a toujours marché. Nous allions de surprise en surprise dans nos rencontres. Un jour un maire a convoqué le conseil municipal pour discuter avec nous, deux femmes d'un groupe révolutionnaire ! L'un des conseillers a tout de suite posé une question qui le souciait : « À partir de combien d'hectares vous partagez ? »
- 26 José : C'était à l'honneur de Hardy d'avoir fait confiance aux militants et de les avoir convaincus que si eux-mêmes faisaient confiance aux gens et ne jouaient pas les donneurs de leçons, tout se passerait au mieux, ce qui a été le cas. Faire confiance à chacun se révéla la meilleure façon de libérer l'énergie et l'enthousiasme sans esprit de concurrence.
- 27 Il était d'autant plus ridicule et contradictoire que Hardy ait conçu une campagne spécifique dans la circonscription de Thiers où se présentait Arlette Laguiller dans un esprit extrêmement différent. Une équipe de jeunes parisiens parmi les plus dynamiques et « prometteurs » avait été envoyée pour quadriller la circonscription avec mission de tout faire pour que Arlette ait le meilleur score. La méthode du commando investi d'une mission contribua sans doute en partie à donner un coup de pouce au score d'Arlette (8% au lieu de la moyenne nationale de 1% et des poussières). Elle eut des effets néfastes en ce sens qu'on poussait ces jeunes militants à s'imaginer faire partie d'une élite avec en prime un effet d'adulation à l'égard de notre porte-parole. Ultérieurement Hardy fera de plus en

plus confiance à ces méthodes élitaires, codifiées, comptabilisées qui entraînaient à la fois un contrôle tatillon de ce que faisaient les militants et une mise en concurrence entre eux pour obtenir et en fait afficher de « bons résultats ».

Paradoxes, ambivalences et ambiguïtés

- 28 Dans les années soixante dix, Lutte Ouvrière était à la fois un groupe qui s'ouvrait vraiment vers la société et en particulier la jeunesse et les classes populaires au-delà des usines. Il intervenait sur tous leurs problèmes y compris de transports, d'environnement ou de logement. À cette époque l'hebdomadaire était très fourni en articles culturels. Le nombre de lycéens et de jeunes des collèges techniques nous rejoignant était important et a contribué plus tard à nous développer dans diverses entreprises. Nous contribuions à faire connaître aux jeunes des expériences historiques et de grandes idées susceptibles d'aider à la transformation du monde mais la manière dont nous intervenions dans les mouvements des jeunes du technique aussi bien à Rouen qu'ailleurs était fortement protectrice, avec une volonté parfois fébrile de contrôler les opérations sous couvert de mettre en place des coordinations démocratiques.
- 29 Simultanément, dans le processus de sélection des militants organisés et dans son fonctionnement interne, la direction de LO maintenait une série de règles moralistes et comportementales en contradiction avec l'esprit d'aventure et d'ouverture : ne pas porter de bijoux pour les militantes, ne pas porter la barbe et la moustache pour les militants, le refus d'intégrer des homosexuels dans les cellules, la recommandation du coït interrompu dans la *Lutte de classe* n° 18... À Rouen nous avons spontanément et discrètement décidés de ne pas vendre ce numéro qui nous faisait honte. Tous ces interdits étaient érigés en principes visant à la maîtrise de soi, à la simplicité, et à combattre l'individualisme petit-bourgeois et le laisser-aller gauchiste.
- 30 Un jour, après des tentatives répétées et infructueuses, un responsable de province a réussi à faire admettre par la direction l'intégration d'une camarade lesbienne « qui était très discrète et ne faisait pas de prosélytisme ». Selon les personnalités, les militants biaisaient avec les fameux « principes » de Hardy (à géométrie variable dans leur application) et d'autres s'en faisaient les petits soldats zélés. Pour notre part nous nous efforcions d'en faire abstraction pour ne garder que ce qui nous semblait juste, positif et vivant dans la politique de l'organisation. Mener une lutte frontale sur ce terrain des principes moralistes semblait à la fois difficile et pas impératif dans la mesure où ils restaient à usage interne et ne filtraient pas dans nos milieux d'intervention. Nous étions dans les petits arrangements avec notre conscience dont on n'est jamais très fier.
- 31 Parallèlement LO était impliqué et participait à toutes les manifestations du MLAC (Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et la Contraception). LO avait été la première organisation à présenter une femme comme porte-parole aux législatives de 1973 puis aux présidentielles de 1974. Au cours d'une réunion publique à Rouen des militantes du MLF étaient intervenues très chaleureusement pour appeler à voter pour Arlette Laguiller. Sans que nous fassions de longs discours féministes, il était clair que les femmes étaient en forte proportion dans nos rangs, et qui plus est, exerçaient des responsabilités, étaient oratrices et rédactrices. D'autre part le machisme était combattu dans nos rangs de façon volontariste et relativement efficace, ce que les militantes percevaient et pouvaient comparer en observant comment cela se passait dans les autres groupes révolutionnaires.

Turbulences à la « base » et au « sommet »

- 32 José : Les contradictions du fonctionnement et de la politique de LO ont commencé à s'intensifier au cours des années 80 qu'on peut aussi bien appeler « années Mitterrand », « années Tapie » ou « années du libéralisme et de l'anticommunisme triomphants ». Après avoir exprimé tout le mal que nous pensions du passé de Mitterrand et de la politique qu'il allait mettre en œuvre, de toute évidence en faveur du grand patronat, LO avait cependant appelé au deuxième tour à voter pour lui, par crainte en fait de s'isoler des travailleurs si jamais il n'avait pas été élu. Hélène et moi, comme de nombreux camarades en fait, n'étions pas enthousiasmés par cette décision. Par un acte manqué plutôt amusant et dont nous ne nous sommes pas vantés, nous sommes rentrés quelques minutes trop tard d'une promenade en forêt pour voter Mitterrand « sans réserve et sans illusions », avant la fermeture du bureau de vote.
- 33 Dès 1982 et encore plus en 1983 le climat politique et social s'est détérioré. Nous étions unanimes à LO pour considérer que les mauvais coups allaient s'intensifier contre les classes populaires, comme chez Talbot ou en Lorraine, avec l'appui affiché ou voilé du PCF et de la CGT. Il était visible que par leur implication et soutien aux gouvernements socialistes, ils allaient discréditer les idées socialistes et communistes. Il fallait donc serrer les coudes et prendre des mesures pour que la démoralisation ne s'installe pas dans nos rangs et contrecarrer la stagnation ou la fonte de nos effectifs. L'orientation prépondérante fut donc de gagner aux idées communistes des lycéens abordés devant leur établissement et de préférence « les meilleurs élèves des meilleures classes des meilleurs lycées ». Ensuite ces brillants éléments seraient en mesure de gagner de jeunes travailleurs, ce qu'on n'estimait plus trop capable de faire les générations plus anciennes de militants, aussi bien les salariés dans les entreprises que les enseignants. Dans ses modalités d'application, « l'accroche » des lycéens, comme on l'appela dans notre jargon, entraîna des résultats indiscutables mais aussi une détérioration du climat interne. La concurrence entre militants et la rentabilité de « l'accroche » furent de fait valorisées. On comptabilisait chaque semaine le nombre et la fréquence des discussions en comparant les résultats de chaque section. Il y avait les militants qui réussissaient, les groupes qui réussissaient et ceux qui étaient à la traîne.
- 34 Dans plusieurs sections de province, à Dijon, Sochaux, Lille et Rouen, des responsables et un bon nombre de militants parisiens commençaient à contester sérieusement « dans les coins », c'est-à-dire pendant les stages et les caravanes d'été, les méthodes figées de Hardy. Notre mot d'ordre aurait pu être « de l'air, on étouffe » car à ce stade nous n'étions pas en mesure de formuler nos aspirations très précisément.
- 35 Les jeunes lycéens ou étudiants qui se retrouvaient dans les stages de formation politique étaient plongés dans un climat étrange et parfois détestable où le responsable et les moniteurs de l'organisation les mettaient constamment sur la sellette. Ces stages de lectures et de discussions qui, avant, étaient plutôt des périodes très agréables et fraternelles où chacun avait plaisir à découvrir des idées, des livres et d'autres militants, devenaient tout autre chose. Ils ressemblaient à des stages de sélection ou de mise à niveau des cadres d'une entreprise. Dans un stage où j'étais moniteur et me trouvais très mal à l'aise, j'avais contesté à plusieurs reprises l'argumentation de la responsable. Devant les jeunes ! À la réunion du Comité exécutif suivant, je fus sommé avec deux autres camarades qui, de leur côté n'avaient pas respecté non plus les

comportements de respect hiérarchique, de faire amende honorable. Mes deux collègues d'infortune firent acte de contrition. Les autres « contestataires » se réfugièrent dans un silence peureux. Pour ma part je refusais de « m'excuser ». Je m'attendais à être exclu. Finalement ce ne fut pas le cas. La direction de LO pensa me récupérer d'une manière ou d'une autre.

- 36 Ce que j'avais appris dans cette affaire, c'était à entreprendre de mettre un sérieux bémol à ma tendance à la culpabilisation. Je devins aussi d'une grande prudence à l'égard de Hardy mais aussi de celles et ceux qui le contestaient sans aller jusqu'au bout, sans mettre en cause ses méthodes autoritaires, sa manie du contrôle sur les militants, son hostilité à l'égard des innovations que ce soit sur le terrain pratique ou sur celui des analyses, y compris dans la recherche scientifique. Il organisa un stage avec des militants triés sur le volet afin de pourfendre par exemple la théorie du chaos en physique ou les positions du naturaliste Stephen Jay Gould. Tout semblait avoir déjà été pensé et expérimenté dans tous les domaines.
- 37 Cependant je suis resté circonspect par rapport aux militants qui ont engagé une discussion sur la nature de l'URSS au moment de la perestroïka de Gorbatchev. En suivant toutes les péripéties pénibles de ce qui fut plus un affrontement fratricide qu'une discussion, je constatais que les camarades qui allaient former la Fraction avec l'aval de Hardy en 1996 mettaient en cause à juste titre une analyse figée et dépassée défendue avec acharnement par Hardy mais ne remettaient pas en cause ses méthodes de direction dans leur globalité.
- 38 Dans mes discussions avec Hélène, avec des amis proches à Rouen et quelques années plus tard avec Yvan, le responsable de la section de Bordeaux, nous butions toujours sur les mêmes questions : comment faire pour changer cette organisation ayant de sérieux atouts, comment éviter de se retrouver dans la position de contestataires inconsistants se faisant « descendre en flammes » pour que finalement tout continue comme avant.
- 39 Or ces méthodes liées, comme je le comprends aujourd'hui, à une conception du parti présentée comme condition absolument nécessaire à la direction des luttes et à leur succès étaient intimement liées à une vision politique d'ensemble où sous couvert de discipline, on demandait surtout à la longue l'obéissance à une direction dont les capacités de perception de la réalité et de ses transformations étaient en voie d'assèchement.
- 40 Enfermés que nous étions dans cette conception, il nous est impossible d'évaluer aujourd'hui tout ce qui a été perdu ou est resté en friche chez les jeunes et moins jeunes que nous avons côtoyés en termes d'inventivité et de richesses liées à leurs expériences propres. Pour notre part avec une bonne dose de tact et de gentillesse, nous nous efforcions d'orienter nos camarades, nos sympathisants et connaissances vers « ce qu'il fallait penser ». Pour certains c'était confortable et n'incitait pas à prendre leurs responsabilités.
- 41 C'est dans la mesure où malgré tout, nous nous évadions dans toutes sortes de circonstances de cette posture de cadres qui ont réponse à tout, que les paroles se libéraient et que le sens critique persistait ; notamment chez quelques jeunes qui nous avaient rejoints à Rouen dans les années 80 et qui en fait n'acceptèrent jamais les procédés bureaucratiques et les attitudes élitaires, pas plus à LO qu'ultérieurement à Voix des Travailleurs et à la LCR. Comme disait le poète Jacques Prévert : « Ce qui tombe sous le sens rebondit ailleurs. »

Ailleurs dans le monde

- 42 José : Nous avons d'abord découvert Buenos Aires au travers d'un camarade hispanophone de Rouen qui avait été envoyé en 1986 militer dans cette ville par LO au moment du rapprochement avec l'organisation argentine du MAS (Movimiento Al Socialismo) dirigée par Nahuel Moreno. Notre camarade souhaita rester en correspondance suivie avec moi pendant son long séjour. Ce fut une découverte extrêmement émouvante que d'apprendre comment vivaient et militaient les ouvrières et les ouvriers du MAS, notamment ceux qui travaillaient dans les abattoirs, et comment ils et elles avaient tenu le coup pendant les années de dictature militaire.
- 43 Après la chute de la dictature, le MAS avait mis en place des permanences de quartier, des lieux de convivialité où chacun pouvait passer, bavarder, débattre, préparer des tracts et bien sûr boire un maté. La direction du MAS se faisait des illusions grisantes et inquiétantes sur l'imminence d'une explosion révolutionnaire. Mais ce qui nous frappait, c'est la force des liens humains créés entre une organisation trotskiste et des milieux populaires. Par ailleurs en comparant les pratiques militantes, certaines « méthodes organisationnelles » et en particulier certaines règles conspiratives de LO perdaient passablement de leur éclat et de leur portée universelle.
- 44 En 1987 je fus envoyé à New York pour militer avec les camarades du groupe Spark, tandis qu'un autre camarade allait rejoindre ceux de Chicago et un autre ceux de Detroit. Les deux responsables du groupe de New York, me prenant peut-être ridiculement pour « l'œil de Paris », préféraient se tenir à distance de moi. Par contre les jeunes qui étaient étudiants et vivaient de petits boulots furent pour moi des passeurs très chaleureux qui me permirent de découvrir un New York où les sans-abri étaient nombreux et qui allait bien au-delà des endroits touristiques de Manhattan. L'un des jeunes était viscéralement attaché au Bronx et se passionnait pour Deleuze et Derrida. L'une me fit connaître des femmes hispaniques à qui elle donnait des cours d'anglais dans le Queens. Elle travaillait aussi comme guide à Harlem le dimanche matin. Un troisième me retrouva fréquemment dans divers endroits de Brooklyn. Je me lançais seul aussi dans diverses directions. Je réussissais à avoir des échanges suivis avec un lycéen coréen et diverses personnes au hasard de mes déplacements. J'étais plongé dans une situation excellente pour évoluer vers « une politique du dialogue, une politique du parler-écouter, au lieu du seulement parler » comme le dit John Holloway dans *Changer le monde sans prendre le pouvoir*².

Spinoza, Hölderlin, Mozart, au secours !

- 45 José : J'ai cherché et commencé à trouver des réponses à nos questions en participant à la rédaction de dossiers pour notre hebdomadaire et en y rédigeant des critiques de livres et de films. Par ailleurs certaines lectures parallèles nous aidaient, Hélène et moi, à garder la tête hors de l'eau. L'esprit critique et la révolte contre diverses formes de pouvoir soufflaient dans des d'œuvres que nous découvriions ou que nous relisions : les tragiques grecs, Shakespeare, Proust, Hölderlin, Balzac, Swift, Cervantès...
- 46 L'affrontement politique interne et sourd se développait aussi sur le terrain culturel. J'avais commis un grand article sur Mozart pour LO où je mettais en relief, sans originalité particulière, les œuvres et les épisodes de sa vie où il avait manifesté son

indépendance et sa soif de liberté, notamment contre son père et l'archevêque de Salzbourg. Hardy, qui aimait beaucoup la musique de Mozart, eut avec moi en tête à tête une discussion bizarre où il me dit que mon article n'avait pas sa place dans notre journal ce qui ne m'étonna pas. Il estimait que, contrairement à ce que j'avais écrit, il n'y avait que de « pauvres audaces » dans les *Noces de Figaro* et que par ailleurs Mozart aurait mieux fait de suivre les conseils de son père pour réussir sa carrière. Ces propos étaient faciles à décrypter. La contestation du « père », du « patron » à la tête de LO battait déjà son plein à l'occasion de l'analyse des événements en URSS. J'eus la désagréable surprise plus tard de voir mon article publié, mais avec ses propres modifications qui me mettaient pour le coup dans la position du « petit bourgeois prétentieux » dénigrant Mozart.

- 47 Par des chemins de traverses, j'avais lu en 1991 le livre de Yirmiyahu Yovel, Spinoza et autres hérétiques (Rojas, Marx, Nietzsche, Freud...) qui m'avaient beaucoup éclairé sur divers combats associant connaissance et dissidence. Je savais que je ne pourrai pas être toujours dans la position clandestine d'un marrane de l'orthodoxie trotskiste

Grève à Cléon en 1991

- 48 En 1991 éclata une grève à Renault-Cléon qui allait durer 22 jours. Cette grève eut une portée allant au-delà de la région car il y eut une vaste alliance contre elle. Le gouvernement socialiste, avec Martine Aubry comme ministre du Travail, envoya les CRS pour assurer « la liberté du travail ». Le secrétaire de la CGT Viannet se déplaça en personne pour faire plier la CGT de Cléon et faire reprendre le travail. Avec mon ami Juan qui était le principal militant LO dans l'usine depuis le départ de Momo, nous avons évalué au plus près qu'une majorité de grévistes voulaient continuer. Quoi qu'on fasse, la partie était perdue car les autres usines Renault avaient peu emboîté le pas à l'exception de celle du Mans. Mais il nous a semblé moins catastrophique de tenter d'aller jusqu'au bout des possibilités combatives plutôt que de s'incliner devant tous les gens « raisonnables », exigeant la soumission des grévistes. Une consultation à bulletins secrets fut organisée par les syndicats. Une forte majorité de grévistes se prononça pour la continuation de la grève. L'intervention vigoureuse de Juan au cours d'une assemblée générale qui avait précédé le vote avait fortement pesé dans le sens de la poursuite de la grève. Les syndicats ne tinrent pas compte du résultat de leur propre consultation et appelèrent à la reprise. Il en résulta une grande amertume pendant plusieurs années sur l'usine.
- 49 La voie était largement ouverte pour prendre des mesures contre les salariés du privé comme le fit Balladur sur les retraites en 1993.

La ronde des prisonniers

- 50 Hélène : Les réunions du Comité central de LO auxquels nous assistions étaient devenues des corvées, des rituels étouffants avec des commentaires insipides des articles du *Monde* et des mises en scène psychodramatiques par Hardy. À la pause j'évitais de parler à qui que ce soit et quand le temps le permettait, je fuyais l'inacceptable avec une amie, en cherchant un réconfort et quelques cyclamens sauvages dans le parc environnant. Une image s'impose à moi en songeant à ces années-là, celle du tableau de Van Gogh, *La ronde des prisonniers*.

- 51 L'association de la nature, de la culture et de la chaleur humaine était toujours salvatrice mais moins fréquente et moins intense qu'auparavant. Je me souviens dans les années 70 du chanteur contestataire Tom Paxton chantant dans un parc de Londres devant un public paisible et vibrant, avec quelques rouges-gorges peu farouches au premier rang. Au col de Vence nous avons entendu sous les étoiles, emmitoufflés dans nos duvets comme tous les spectateurs à cause du froid, le violoniste Ivry Gitlis jouer magnifiquement avec la jeune pianiste Martha Argerich. Maxime Leforestier faisait partie de la bande. Ce festival non conformiste poursuivait à sa façon, dans l'humour, l'imprévu et la joie de vivre, l'esprit de Mai 68.
- 52 J'ai retrouvé ces souvenirs et cet esprit-là dernièrement à Berlin en découvrant grâce à un ami les diverses facettes des quartiers de Kreuzberg et de Neukölln. En marchant dans celui de Schöneberg, j'ai vu, se glissant entre les branches et les feuilles, au cœur de notre amicale conversation, une mésange bleue.
- 53 José : Sans but précis, je me livrais à de longues recherches sur le matérialisme dans l'Antiquité, la société hollandaise à l'époque de Spinoza et Vermeer, l'impact de la Révolution française sur la culture allemande... Quand ma colère contre l'impasse dans laquelle nous nous trouvions était trop forte, je m'en libérais momentanément sur des feuilles de papier à dessin, à coup d'encre diverses et de pastel, sans aucun souci du résultat. Les quelques poèmes que j'ai pu écrire alors absorbaient un peu de ma tristesse comme du papier buvard.

L'appel d'air de novembre et décembre 1995

- 54 Dès le mois de février 1995, la campagne d'Arlette Laguiller pour les élections présidentielles commença sur les chapeaux de roues en l'absence de Hardy qui était en vacances et se trouva devant le fait accompli à son retour. Nous nous sentions à nouveau confiant dans notre organisation qui se trouvait requinquée après des années fortement marquées par la déception et le découragement dans le monde du travail, et par des psychodrames internes pénibles et épuisants. Nos camarades de la LCR semblaient ne plus savoir quoi faire ni penser en appelant à voter indifféremment pour les candidats du PS, du PCF, des Verts ou de LO.
- 55 Le score de 5% d'Arlette Laguiller fut une réjouissante surprise pour tous les militants sauf pour un, Hardy. Passer de 2 à 5% n'était évidemment pas dû qu'à l'effet d'une bonne campagne et c'est somme toute très logiquement qu'Arlette avait lancé un appel vibrant et entendu à construire un parti défendant les intérêts politiques des travailleurs. Dès le lendemain soir, Hardy transmettait par les voies internes du secrétariat une note qui fut un véritable seau d'eau glacée jeté sur nos têtes, déplorant que notre candidate n'ait obtenu « que 5% » alors que seul un score d'au moins 10% selon lui aurait pu ouvrir des perspectives... Nous avons parlé dans cette campagne de la nécessité d'un « troisième tour social », ce qui là encore n'était pas une formule creuse et répétitive comme aujourd'hui puisque ce « troisième tour » eut bien lieu avec le puissant mouvement de grèves de novembre-décembre 1995.
- 56 Hélène : La grève dans laquelle j'ai été personnellement impliquée après celle de 68 est celle des cheminots en 95. Ils étaient particulièrement nombreux et combatifs à Rouen surtout parmi les conducteurs, au triage et aux ateliers de réparation de Quatre-Mares. J'étais justement enseignante dans cette banlieue de l'agglomération où les enseignants se

sont organisés en comité de grève, comme les cheminots qui avaient leur comité unitaire. On se réunissait chaque soir dans la même école où nous élisions une ou deux représentantes qui changeaient le jour suivant. Nous nous rendions chaque jour à l'assemblée ouverte des cheminots qui se tenait dans un grand atelier, « la fosse ». Ensuite on décidait des actions que nous allions faire avec eux : blocage de carrefour, interventions dans le métro-bus que nous rendions gratuit, participation aux manifestations particulièrement animées. Le matin à 6 heures, j'amenais des croissants au piquet de grévistes du carrefour « aux vaches ». Nous allions par équipes dans les écoles qui n'étaient pas dans le coup pour essayer de les « réchauffer » ce qui était mal vu par certaines directrices, certains collègues non grévistes et bien sûr l'administration qui m'a bien repérée.

- 57 José : Dans le mouvement de 95 nous pouvions vraiment donner notre mesure. Nous avons choisi à fond la carte de l'unité avec les autres groupes révolutionnaires. Il y avait vraiment une mise en commun de toutes les idées, sans ces tiraillements concurrentiels qui affaiblissent toujours un mouvement. Il n'était pas question de profiter des faiblesses de tel ou tel de nos partenaires dans la lutte mais plutôt de les surmonter ensemble. Il y avait une émulation pour trouver de bonnes idées comme d'occuper une grosse agence bancaire ou même toute l'agglomération pendant 24 heures en bloquant les principaux carrefours d'accès, avec en prime la sympathie clairement exprimée des camionneurs.
- 58 Pendant le mouvement je quittais Rouen chaque samedi matin, enthousiaste, pour assister au comité exécutif de LO où je recevais une douche glacée. À ma stupeur, le temps consacré à s'en prendre aux camarades de la Fraction l'emportait largement sur l'analyse du mouvement. Des camarades, dont Arlette Laguiller, n'arrêtaient pas de se plaindre que « dans ma boîte le mouvement ne marche pas très fort ». Il me sautait aux yeux que ce mouvement était bien long et bien fatigant pour certains membres de la direction et non des moindres qui avaient hâte que tout cela se termine.
- La rupture dans ma tête avec cette organisation a vraiment pris corps en décembre 95. Mais c'est la direction de LO qui était en décalage avec ce mouvement tandis qu'à Rouen nous nous sentions complètement en phase avec lui. Dans mon carnet personnel, j'ai écrit en janvier 1996 : « Fin de la schizophrénie rampante, fin de l'amertume et du ressentiment, fin de la recherche de la reconnaissance, fin de la peur. Seul regret : que cette libération survienne un peu tard. »
- 59 Les cheminots, les hospitaliers, les enseignants et d'autres catégories de salariés en lutte à l'automne 95 nous avaient convaincus par leurs pratiques, leur façon de vivre le mouvement, leurs réflexions sur la nécessité d'une « autre société » que l'organisation dans laquelle nous nous trouvions depuis trente ans étaient devenue dans le meilleur des cas inutile et éventuellement un petit obstacle bureaucratique de plus dans les luttes pour changer la société.
- 60 Nous avons attendu pendant plusieurs années « le bon moment », les circonstances favorables susceptibles de réveiller ce qui pouvait être précieux ou utile dans cette organisation et justifiant qu'on y reste en rongant son frein. Le mouvement de 1995 nous l'avait donné. Il avait révélé l'ampleur de la sclérose de LO. Le spectacle du côté de la LCR n'était en rien plus réjouissant.
- 61 À l'évidence un mouvement chargé d'un souffle d'émancipation parcourant toute la société était incapable de débarrasser les organisations prétendument d'avant-garde de leurs tropismes routiniers spécifiques, ni d'en finir avec leurs étroitesse de vue et leurs vieux démons boutiquiers. Chacune voulait rester telle qu'en elle-même, se servir des

mouvements, se protéger de ses effets déstabilisateurs, en tirer parti mais en aucune façon en apprendre quelque chose et donc chercher avant tout à les fortifier et à les vivifier.

62 À suivre...

NOTES

1. Hélène et José Chatroussat, « Parcours non balisés », in *Variations* n°12, 2009, www.theoriecritique.com
 2. John Holloway, 2007 (2002). *Changer le monde sans prendre le pouvoir*. Lux. p.187
-

AUTEURS

HÉLÈNE CHATROUSSAT

Revue Carré Rouge

JOSÉ CHATROUSSAT

Revue Carré Rouge